FACÉTIES ET CONTES CANADIENS.

PAR VICTOR MORIN.

75. LES AVENTURES DE MICHEL MORIN.

Les facéties qu'on a groupées autour du nom de Michel Morin sont nombreuses et variées, comme on peut s'en rendre compte en lisant celles que le "Journal of American Folk-Lore" a publiées dans sa livraison de janvier-mars, 1916 (p. 125). Elles paraissent toutes avoir une commune origine, qu'il est cependant difficile de découvrir.[1] Les versions que j'en connais proviennent de quelques anciennes familles des comtés de Saint-Hyacinthe et de Bagot, qui étaient originaires de la région de Montmagny-Bellechasse; c'est de là sans doute que leur était venu le récit des aventures de notre héros, car on disait que "les paroisses d'en bas de Québec" étaient remplies du bruit de ses exploits.

Il est peut-être à regretter que la légende ne nous ait laissé que de maigres renseignements sur la carrière de ce prototype populaire de Tartarin, dont elle n'a guère conservé que les derniers exploits. Mais, comme pour bien des héros, la mort de Michel Morin est le moment le plus intéressant de sa vie!

"Monsieur Michel Morin" était "homme d'église." Le latin qui émaille le récit de ses prouesses indique d'ailleurs qu'il ne faisait que côtoyer la liturgie. Etait-il sacristain, maître-chantre ou marguillier? Il a tout aussi bien pu être l'un que l'autre. Dans la "cantate" citée plus loin, le curé se désole à la pensée que "la voûte de l'église ne résonnera plus au son de sa voix," et il se demande "qui charmera désormais nos oreilles au son des cloches?" Il aurait donc été à la fois chantre et bedeau. Personne, toutefois, ne peut douter de l'important personnage qu'était Michel Morin — à ses propres yeux.

Les saillies dont il accompagne, dans son testament, la distribution de ses biens imaginaires, les onomatopées, telles que "*britchte, bretchte,*" se retrouvent dans toutes les versions; mais les variations des fragments rimés indiquent assez que le texte original a subi de fortes atteintes, dans la tradition orale. Il semble même qu'au cours de leurs migrations, les conteurs ont dû modifier l'ordre et la forme des épisodes. Ainsi, celui de la perte du "bel âne, dans la grenouillère," débute de la façon suivante, dans le récit que j'en ai toujours entendu:

Un jour, Michel Morin
Etait dans son jardin
Après planter des rabioles,
Tout en jonglant des fariboles.

[1] Dans Les derniers Bretons (nouv. ed., p. 226) d'Emile Souvestre — un écrivain breton — nous lisons: "Le Michel Morin de le Laë . . . poème — œuvre qui n'a rien de breton" . . .—C.-M. B.

Quand tout à coup *r'soudit*[1]
Un de ses voisins, qui lui dit:
—"Bonjour, monsieur Michel Morin!"
—"Bonjour, p'tit Jean, voisin!"
—"Voulez-vous me prêter
Votre bel âne, pour aller porter
Le linge de ma commère
A la grenouillère?"
. . . .

J'ai fait allusion, il y a instant, à la prédilection des conteurs pour les bouts à rimes ou à assonances — les "*rimettes à Marichette*," comme ils les désignaient pittoresquement —. En voici un exemple que je puis reconstituer à peu près exactement, comme il m'a été raconté très souvent:

Un jour, Michel Morin,
Levé de grand matin,
S'en allait au moulin
Porter du sarrasin,
Quand lui dit son voisin
Sur un ton baladin:
—"Il est trop grand matin,
Monsieur Michel Morin,
Pour aller au moulin
Y faire moudre du grain."
—"S'il est trop grand matin,
Répond d'un air malin
Monsieur Michel Morin,
Pour aller au moulin,
Il est bien trop matin,
Monsieur Michel Flandrin,
Pour fair' le galopin,
A courir les chemins!"

Enfin le trépas héroïque de Michel Morin a été chanté de bien des manières, voire même en latin — de cuisine! La "cantate" suivante fut exécutée avec grande pompe dans une soirée récréative à laquelle j'assistais comme élève, au collège de Saint-Hyacinthe (Qué.), il y a environ trente-cinq ans:

MICHELI MORINI

FUNESTUS TRESPASSUS![2]

Rami in supremo nidum
Pia garrula percharat.
Numerosa cohua

[1] *Ressoudre*, expression signifiant "rejaillir, survenir à l'improviste, arriver," etc., et qu'on croit venir du verbe latin *resurgere* (cf. S. Clapin, Dictionnaire canadien-français).

[2] Gaston de Montigny, il y a à peu près vingt-cinq ans, apprit une version analogue, au Collège de Joliette (Qué.).

Dimancho assemblata
Tâchat perchis si tapantes
Envoyare piam possunt
Ad Gyabolum (*au diable !*)
— Arduum opus! —
Michelus Morinus
Audiit hurlamenta rientium;
Tanquam cervus essoufflatus
Currit totis jambis,
Sonat tellus sabotato pede.
Tum vaillantissimus heros,
Sub chapotum troussans crines,
Sabotosque dechaussans,
Sese deshabillat.
Grandi signat cruce frontem;
In manibus crachat;
Elato pede grimpat in ormum.
—" Quò tua, exclamat parochus,
Vaillantia portat?
Ergo voce tuâ
Nec plus resonabit
Eglisæ vouta;
Nec plus chantabis;
'*Iste Confessor Dômini, sacratus*
'*Festa plebs cujus*
'*Celebrat per orbem,*
'*Hodie lœtus méruit secreta*
'*Scandere cœli.*'
Siste Michele!
Quis post haec
Charmabit oreillas
Clocharum sonitu?
Siste ergo!
Atque te redde,
Michele,
Meis prieris!"
Michelus Morinus
Branchâ forte sedebat;
Tunc Michelus sedebat
Brancha rongeata a vermis
Tunc illa:
"Cri, cra, cri, cra, crac ! ! !"
De branchâ in brancham
Degringolat,
Atque fecit
Pouf!...
Hurlat:
"Ai, oi! ai, oi! ai, oi!"
Sed frustrâ;
Mortuus est.

. . . .

Sic moruit Michelus Morinus.

[NOTE.—Aux versions de M. Victor Morin nous en ajoutons une autre très incomplète, recueillie aux Eboulements, comté de Charlevoix, en 1916, d'Edmond Boudreau, un mousse de 22 ans, qui l'a imparfaitement apprise de M. Vézina-Tremblay, un homme âgé, du même endroit.

LE PAUVRE MICHEL MORIN.

Bel *gentus est,*
Gent tête de foin,
. . . (dans) la commune;
Sept jours passés à la bru[m]e.
. . . .

Lorsque j'aperçus le docteur *Brâm* (Abraham),
Qui prêchait fortement fort
Sur les dîmes de la mort
. . . .

Pâpé gaté, *pâpé* gaté!
"Je vous salue Marie! . . .

Lève-toi donc, *pauv' Lanore* (Léonore), pour faire des crêpes à ce pauvre Michel Morin, qui travaille jour et nuit!

. . . A l'heure de notre mort, ainsi soit-il!"

Voilà qu'elle se lève, qu'elle met sa camisole blanche et son bonnet de nuit. Elle commence à faire des crêpes, (en fait) pendant trois jours.

. . . .

Voilà ce pauvre Michel Morin [qui] prend son fusil sur son épaule, montant la côte Pierre, pour [y] dénich*et*er les pipes et les bouteilles d'eau-de-vie. De pistes de renard, [il] n'en avait jamais tant vu; mais de pistes de lièvre, [il y en avait encore] plus. Il rencontre un lièvre. Touchant: Pouf! Il le descend*a*. Mangea son gibier.

. . . .

En passant sur un pont, il rencontre trois de ses amis, qui lui demandent de quoi pour se régaler en maître. Il se débarass*it* de ses vêtements; il prit une *plonge*. On le crut noyé, mais pas du tout! Il *ressouda* avec trois brochées de poisson, longs. . ., longs comme d'ici*te à aller* à demain. [Il en fit] une matelote de cent soixante et *douel* (?) pouces.

. . . .

C'était un jeudi, lorsqu'il rencontra la blanchisseuse qui portait le linge. Elle lui demanda le bel âne. "Prenez-le, je vous le permets." C'est en passant le *russeau* (ruisseau) de *Qualbec* [qu']il s'embourba de la queue jusqu'au bec, [à cause] des coups [qu'on lui donna] pour le faire

relever. [Michel Morin] pleura pendant longtemps, autant *comme* la sainte Madeleine a pleuré dans toute sa vie.

. . . .

Or, ce pauv' Michel Morin monta dans un arbre pour dénich*et*er des m[e]rles. Il monte... Quand il fut rendu*s* à la tête, il s'écria: "Victoire! dans un instant, je vas l'avoir." Mais la branche cassa; il descend*a* de branche en branche. Il tomba *haut-en-bas;* il se cassa les reins. "Vite, vite! allez chercher le notaire, que je fasse mon testament."

Arrive le notaire.
"Ecrivez, notaire!
. . . Trois pièces de terre
Sur la côte Pierre . . ."
Sa femme s'avance à lui,
Elle a bien dit:
"Nous n'avons pas trois pots
De *li* moineaux."
—"Oui, ma femme!"

"Ecrivez, notaire!" Son fils s'avance *à* lui. "Est-ce que je n'aurai pas quelque don de vous, mon père?" — "Avance, mon fils! je te donne mon *creux*, mon estomac et mon tabac." — "Merci bien, *poupa!*" Son fill*eu* s'avance *à* lui. "Est-ce que je n'aurai pas quelque don de vous, mon parrain?" — "Avance, mon fill*eu!* Je te donne fagots *de beauté*, fagots d'épines, fagots de *renfort collure*, un bon rondin pour te dégourdir les reins. Tu passeras pour le meilleur *forcateur* (fagoteur) de France." — "Merci bien, mon parrain!" Il y avait une vieille cuisinière qui faisait la cuisine depuis trente ans; [elle] avance *à* lui et elle dit: "Est-ce que je n'aurai pas quelque don de vous, mon maître?" — "Oui, avance, Claudine, avec tes grosses babines! Prends trois œufs de la grosse poule noire; tu t'en feras une omelette, dans la grande chaudière de fer. Tu en auras même pour te *décarêmer;* [mais ça] ne te figera pas sur le cœur." — "Merci bien, mon maître!" Le notaire prend parole: "Ecrire tout ce que vous me dires, ça prendrait un livre entier." — "Ecrivez, notaire! c'est moi qui vous le dit. Vous ne trouverez [pas tous les jours] de ces hommes d'avantages!"

. . . .

(Voilà Michel Morin mort.) [Ah!] que nous avons perdu *gros* en perdant ce pauvre Michel Morin, [lui] qui nous contait souvent l'histoire des *esprignes* (*spring:* ressorts), chez sa tante et sa cousine. [Il faut dire] qu'il avait toujours bon compte; il gagnait bonnes gages..., mais il tenait toujours le large!...

C.-M. Barbeau.]

76. JEAN BARIBEAU.

Parfois nos conteurs, tourmentés par des auditeurs insatiables, se plaisent à les mystifier en leur récitant une rengaine, ou trait qui forme une chaîne sans fin, en se répétant. Une des rengaines les plus remarquables et qui remporte le plus de succès est celle de "Jean Baribeau:"

Jean Baribeau naquit de parents pauvres, mais voleurs. Ceux-ci, qui l'aimaient de l'amour le plus tendre, le chassèrent de leur maison, à l'âge de trois ans. C'est alors qu'il se dirigea vers la capitale, pour y compléter ses études.

Mais les luttes politiques et les chagrins d'amour le conduisirent bientôt aux portes du tombeau. On appella les médecins les plus renommés, et, grâce à leurs soins éclairés, il expira. Sa fiancée lui fit ériger un monument magnifique, sur lequel ces mots furent gravés:

"Ci-gît Jean Baribeau, né de parents pauvres, mais voleurs. Ceux-ci qui l'aimaient de l'amour le plus tendre..." (Recommencé et répété *ad libitum.*) [1]

Après quelques récriminations de la part des auditeurs que cette répétition ennuie, le conteur feint de sortir du cercle vicieux dans lequel il tourne, en changeant ainsi le récit:

Sa fiancée lui fit faire des funérailles magnifiques. Tout le monde pleurait; le chef des pompiers pleurait dans son casque. De ce casque déjà plein, une larme glissa, tomba, germa, poussa. Le fils du roi, passant par là, trébucha, tomba, se tua. Son père, qui l'aimait à la folie, lui fit des funérailles magnifiques. Tout le monde pleurait; le chef des pompiers... (Recommencé).

Après s'être ainsi payé deux fois la tête de ses auditeurs, le conteur peut ordinairement jouir d'un repos bien gagné.

77. VENTRE DE SON!

Voici une formule en usage chez les nourrices, dans la région de Saint-Hyacinthe. On attire l'attention de l'enfant, en le tenant debout devant soi et en frappant du bout du doigt chaque partie de son corps, quand on la nomme:

Ventre de son!
Estomac de plomb!
Gorge de pigeon!
Cou tordu! [2]
Menton fourchu!

[1] M. Louvigny de Montigny a entendu maintes fois la première partie de cette rengaine, dans les comtés environnant Montréal.

[2] Cette ligne a été ajoutée ici par M. Louvigny de Montigny, qui, il y a plus de vingt-cinq ans, entendit réciter cette formule, dans le comté de Berthier.

Bouche d'argent!
Nez cancan!
Joue bouillie
Joue rôtie!
Petit œil!
Gros œil!
Oreillon!
Oreillette!
Sourcillon!
Sourcillette!
Cogne, cogne,
Cogne la caboche!

78. LA SERVIETTE MAGIQUE.[1]

C'est donc pour vous dire qu'il y avait, une fois, un roi et une reine qui avaient trois princes. Le roi aimait bien les deux plus vieux, mais il *déjetait* le plus jeune, Petit-Jean.

Un jour, les deux princes lui demandent de leur gréer chacun un bâtiment, pour aller voir du pays. Le roi leur donne à chacun un beau bâtiment, avec des serviteurs. Le plus jeune prince, lui demande aussi un bâtiment; mais son père ne veut pas lui en donner. La reine dit au roi: "Sire le roi, il faut que vous fassiez autant pour Petit-Jean que pour ses frères, parce qu'il est votre enfant, lui aussi." Le roi n'est pas content, mais il donne tout de même un bâtiment à Petit-Jean, et il dit à ses serviteurs, s'ils ont la chance de l'abandonner quelque part, de le laisser là et de s'en revenir sans lui, avec le bâtiment.

Les trois frères partent donc sur la mer et arrivent à une place où il y a trois bras de mer. Le plus vieux dit: "Je prends ce bras de mer-ci;" le second dit: "Je prends celui-là;" Petit-Jean n'a pas à choisir; il continue dans le bras de mer qui est tout droit en face de lui.

Petit-Jean arrive à une île où il n'y a personne; il voit un petit chemin qui part du bord de la mer et monte du côté d'un grand bois. Il se fait descendre à terre et dit à ses hommes de l'attendre jusqu'au coucher du soleil, pendant qu'il ira voir où ce chemin conduit. Mais à peine a-t-il disparu dans le bois que les serviteurs retournent au bâtiment, et le capitaine part, laissant Petit-Jean sur l'île.

Lorsque Petit-Jean revient au bord de la mer, il aperçoit son bâtiment qui s'en va; ce qui le met bien en peine. Il fait des signes; mais ça ne sert à rien, et il voit bien qu'on l'a trompé. Il retourne dans le chemin sans savoir ce qu'il fera, parce qu'il n'a rien à manger; il n'a rien pour se défendre contre les bêtes féroces.

[1] Raconté par Joseph Véronneau, journalier, de Saint-Basile-le-Grand (Chambly), qui l'avait appris, dans son enfance, à Sainte-Julie (Verchères). M. Morin s'étant fait raconter ce conte, a pu, deux jours après, le dicter assez fidèlement et sans notes. Le récit du conteur occupe plus d'une heure.

Une vieille vient à lui, qui lui dit: "Bonjour, mon Petit-Jean!" — "Bonjour, bonne *memère!*" — "Qu'est-ce que tu viens faire ici, mon Petit-Jean?" — "Je ne sais pas ce que je viens faire, bonne *memère!* J'ai été abandonné par mon bâtiment; je n'ai rien à manger, et j'ai bien peur d'être dévoré par les bêtes féroces." La bonne vieille, étant une fée, lui donne une petite serviette en lui disant: "Tiens, mon Petit-Jean, prends cela; quand tu voudras manger, tu étendras ta serviette par terre et tu diras:

'Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette;'

Et tu en auras pour ta faim et pour la faim de tous ceux que tu voudras." — "Merci, bonne *memère!*" qu'il lui dit; et il continue dans le chemin.

Arrivé au bord du bois, Petit-Jean commençe à avoir faim, et il se dit: "Il faut que j'essaie la vertu de ma serviette." Il l'étend à terre sur l'herbe, en disant:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour la faim de Petit-Jean."

Aussitôt se trouve toute espèce de gibier rôti et toute sorte de friandises; Petit-Jean mange à sa faim; et, bien content, il prend la serviette et la remet dans sa poche.

Arrivé dans le bois, il aperçoit venir un géant qui fait *revoler* la poussière cent pieds de haut. Dès que le géant le voit, il lui crie: "Que viens-tu faire ici, ver de terre?" Petit-Jean lui répond: "Je cherche mon chemin." Le géant lui dit: "Je vas te montrer ton chemin tout de suite, en t'avalant en deux bouchées, car je n'en ai pas pour le creux de ma grosse dent." Petit-Jean lui répond: "Combien vous en faudrait-il comme moi, pour manger à votre faim?" — "Il m'en faudrait quatorze comme toi." — "Dans ce cas-là, répond Petit-Jean, il y a moyen de s'entendre; si je vous donne à manger à votre faim, vous n'avez pas besoin de m'avaler?" Le géant lui dit: "Ce n'est pas le temps de rire, parce que j'ai faim." Petit-Jean lui répond: "C'est-il un marché fait?" Et il étend sa serviette, en disant:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour la faim du géant."

Aussitôt la terre est couverte de pâtés, de rôtis et de toutes sortes de friandises. Il y en a tant que le géant en a pour rassasier sa faim, et

il lui en reste encore. Il dit à Petit-Jean: "Tu devrais bien me donner ta serviette." Petit-Jean répond: "Non, j'en aurai encore besoin." Le géant reprend: "Mange à ta faim avec ce qui reste, et donne-moi ta serviette." Petit-Jean ne veut pas. Le géant dit: "Si tu ne veux pas me la donner, veux-tu la changer?" — "Qu'est-ce que vous allez me donner?" — "Je vas te donner mon sabre de sept lieues, qui coupe à n'importe quelle distance jusqu'à sept lieues." Petit-Jean a une idée; il dit: "C'est un marché fait." Il donne sa serviette et prend le sabre.

Le géant part. Quand il a fait une lieue, Petit-Jean prend son sabre et lui coupe la tête. Il va alors chercher sa serviette, qu'il met dans sa poche, et il continue son chemin, pensant: "Je n'aurai pas peur à présent de me faire dévorer par les bêtes féroces."

Un peu plus loin, il voit venir un autre géant qui fait *revoler* la poussière à deux cents pieds de haut. Le géant lui dit, en le voyant: "Que viens-tu faire ici, ver de terre?" Petit-Jean répond: "Je cherche mon chemin." — "Je vas te le montrer tout de suite, ton chemin! Je n'en ai pas pour ma grosse dent de toi." — "Combien vous en faut-il comme moi pour vous rassasier?" — "Il m'en faudrait au moins vingt." — "S'il ne vous faut que cela, répond Petit-Jean, il y a moyen de s'arranger." Il déplie sa serviette et dit:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour la faim du géant."

Aussitôt la terre est couverte de toute espèce de viandes et de friandises, et le géant mange à sa faim. Il dit à Petit-Jean: "Tu devrais bien me donner ta serviette." Petit-Jean répond: "J'en ai encore besoin." Le géant lui dit: "Mange à ta faim, et tu n'en auras plus besoin." Petit-Jean reprend: "J'en aurai besoin demain, parce que la faim me reviendra." — "Si tu ne veux pas me la donner, veux-tu la changer?" — "Qu'est-ce que vous allez me donner?" répond Petit-Jean. "Je vas te donner mon cor merveilleux; tu n'as qu'à souffler dedans, et il en sortira tous les hommes dont tu auras besoin et qui travailleront pour toi." — "Mais si je n'ai pas ma serviette pour les nourrir, répond Petit-Jean, qu'est-ce que j'en ferai?" — "Tu n'auras qu'à 'retirer ton vent' et les hommes rentreront dans le cor merveilleux." Petit-Jean a une idée; il donne sa serviette, prend le cor merveilleux et continue son chemin. Lorsqu'il a fait environ une lieue, il se retourne, prend son sabre de sept lieues et coupe la tête du géant. Il va chercher sa serviette et continue son chemin.

Il arrive en face d'un beau château tout muré, sans porte ni *chassis.* [1] Il voudrait bien entrer dans le château pour voir ce qu'il y a dedans,

[1] Dans le sens de "fenêtre."

mais comment faire? Prenant son cor merveilleux, il en fait sortir mille ouvriers, à qui il commande de faire une porte dans le château. Quand ils ont fini, il 'retire son vent,' et les ouvriers rentrent dans le cor. Entré dans le château, il passe de chambre en chambre. Dans une belle grande chambre, il aperçoit une belle princesse, qui lui dit: "Sauve-toi vite, mon Petit-Jean! Je suis gardée ici par trois géants, et s'ils te voient, ils vont te tuer." — "Où sont-ils, vos géants?" — "Il y en a deux qui sont sortis, et l'autre me gardait pendant leur absence; mais comme ils ne sont pas encore revenus, mon gardien est allé se coucher et il dort dans la chambre du fond." Petit-Jean pense: "Je vas aller voir ce qu'il a l'air." Il entre dans la chambre du géant, prend son sabre et lui coupe la tête. Revenant trouver la princesse, il lui dit: "Belle princesse, venez voir votre géant," et il lui montre la tête qu'il vient de couper; puis il l'invite à venir se promener dans le jardin. La princesse répond: "Il n'y a pas de porte ni de *chassis.*" — "J'ai fait faire une porte par mes serviteurs." En marchant dans le chemin, Petit-Jean lui montre les deux autres géants qu'il a tués. La princesse commence à trouver Petit-Jean bien de son goût; mais elle lui dit: "Il y a encore une vieille fée mauvaise qui va *t'amorphoser,* si elle t'aperçoit." — "Où est-elle, cette vieille fée-là?" demande Petit-Jean. "Elle se cache dans un rocher, sous la terre," répond la princesse. Au bout du jardin, Petit-Jean aperçoit une mer de glace. A travers la glace passent des mâts de bâtiments. La princesse dit: "Tu vois là les bâtiments des princes qui sont venus pour me délivrer; la vieille fée les a *amorphosés;* elle a changé la mer en glace, et les bâtiments sont au fond, avec les princes et leurs serviteurs dedans."

Tout à coup, la vieille fée sort du bois; la princesse se sauve dans le château. La fée aperçoit Petit-Jean et lève le bras pour lui jeter un sort; Petit-Jean prend son sabre et lui coupe le bras. La vieille fée ramasse son bras et part à la course en criant. Petit-Jean la suit. Elle arrive devant un gros rocher, qu'elle lève avec son autre main, et elle entre dans la terre. Petit-Jean essaie de lever le rocher, mais il n'en est pas capable. Il souffle dans son cor merveilleux, d'où il sort mille hommes. Aussitôt qu'il leur commande de soulever le rocher, ils le soulèvent; et Petit-Jean entre dans la caverne de la fée. Il l'aperçoit au fond de la caverne; elle avait ses deux bras, mais son bras coupé était posé à l'envers. Petit-Jean la voit qui arrache son bras posé à l'envers, qui le repose à l'endroit, et qui le frotte avec un onguent merveilleux, pris dans un petit pot à côté d'elle. Le bras coupé devient pareil à l'autre. Petit-Jean prend alors son sabre et coupe la tête de la fée. Comme elle cherche son petit pot d'onguent pour se recoller la tête, Petit-Jean saute dessus, prend le pot et se sauve avec.

Passant par le jardin de la fée, qui est couvert de fleurs d'or, il se fait un casseau de bouleau et le remplit de grappes de raisin toutes en

or pur. Comme il traverse la mer de glace pour entrer au château, Petit-Jean glisse, tombe à terre et *échappe* son pot d'onguent, qui se casse sur la glace. L'onguent se répand sur la glace et la fait fondre. Tous les bâtiments emprisonnés sous la glace remontent sur l'eau. Dans le plus beau des bâtiments, il y a un prince qui s'appelle le Prince-fendant, envoyé par un roi pour délivrer sa fille, la Belle-princesse. Petit-Jean voit aussi les bâtiments de ses deux frères, mais il ne se fait pas reconnaître.

Le Prince-fendant entre au château pour délivrer la princesse et l'emmener avec lui sur son bâtiment. La princesse lui dit qu'elle est délivrée et qu'elle veut bien s'en aller avec lui, mais qu'elle ne veut pas partir sans que Petit-Jean la suive. "Comment, dit le Prince-fendant, vous n'êtes pas pour emmener avec vous ce traîneur de grèves?" Elle répond: "Je ne m'en irai pas sans Petit-Jean." Petit-Jean monte donc sur le bâtiment avec elle, et le bâtiment part. Mais un qui n'est pas content, c'est le Prince-fendant; faut voir la princesse avec Petit-Jean, tout le temps, dans la cabine du bâtiment, tandis que le prince se promène dehors, au mauvais temps, pour donner ses ordres!

Au bout de quelque temps, le Prince-fendant, voulant se débarrasser de Petit-Jean, se met à crier: "Venez voir une belle sirène." La princesse et Petit-Jean sortent de la cabine. Petit-Jean, qui était parti pour voir du pays, demande où est la sirène. Le Prince-fendant répond: "Elle est accrochée après le gouvernail." Petit-Jean se penche pour la voir; le Prince-fendant lui donne une poussée et le jette à l'eau. La princesse a bien de la peine, mais le Prince-fendant ne veut pas arrêter son bâtiment pour un "traîneur de grèves." La princesse lui dit: "Je veux que vous mettiez tout le bâtiment en noir." — "Ça ne faisait pas l'affaire du Prince-fendant, parce que le roi lui avait dit: 'Si tu ramènes ma princesse vivante, je veux que tu arrives, si c'est le jour, avec tes pavillons tout autour du bâtiment, et avec des lumières tout autour, si c'est la nuit. Si tu la ramènes morte, je veux que le bâtiment soit tout en noir, et si tu ne la ramènes pas, je ne veux pas te voir.' " Il pense donc qu'avec le bâtiment en noir, le roi croira que sa princesse est morte et qu'il le fera pendre.

Aussi, lorsque le bâtiment arrive devant le château, le roi vient à sa rencontre et lui dit d'un air fâché: "Ma princesse est morte donc?" Le Prince-fendant répond: "Elle n'est pas morte, mais elle n'en vaut pas beaucoup mieux, parce qu'elle s'est amourachée d'un traîneur de grèves, tombé à l'eau pendant le voyage, et qu'elle ne veut pas me regarder." Le roi est bien content quand même de retrouver sa fille. L'emmenant au château avec le Prince-fendant, il veut la marier tout de suite; mais elle pense à Petit-Jean et demande un an et un jour, pour se préparer.

Allons voir ce que faisait Petit-Jean, pendant ce temps-là. Tombé du bâtiment, il s'était mis à nager, et il s'était accroché à des morceaux de mâts d'un bâtiment qui avait fait naufrage. En flottant sur ces morceaux de bois, il s'était rendu jusqu'à une île, où il n'y avait personne. Heureusement qu'il avait sa serviette magique, son cor merveilleux et son sabre de sept lieues. Avec ça, il n'était pas en peine; mais il se lamentait d'avoir perdu sa princesse. Il déplia sa serviette et, après avoir bien mangé, il fit sortir deux mille hommes de son cor merveilleux et leur ordonna de lui construire un bâtiment, pour courir après sa princesse. Le temps passait et le bâtiment montait; mais Petit-Jean n'avait pas de toile pour faire des voiles; il n'était pas plus avancé, parce que ça n'est pas commode de mener avec des rames un gros bâtiment, sur la mer.

Un bon jour, il aperçoit sur la mer une planche qui vient tout droit vers son île; sur cette planche, que voit-il? La vieille fée, la bonne *memère*, qui lui dit: "Mon Petit-Jean, tu m'as l'air à avoir bien de la peine." Il répond: "Oui, bonne *memère*, parce que j'ai perdu ma princesse; et je ne peux pas partir d'ici." Elle dit: "Monte sur ton bâtiment, mon Petit-Jean, et tu vas voir comme ça va marcher." Petit-Jean monte sur son bâtiment; la fée attache une corde en avant, et elle part sur sa planche, en traînant le bâtiment.

En un rien de temps, le bâtiment est rendu en face du château du roi. Mais Petit-Jean n'est pas bien présentable, pour aller faire visite à la princesse; depuis bientôt un an, il a les mêmes habits; il est pas mal en guénilles. La fée lui dit: "Prends ce papier et va trouver l'aubergiste qui tient le grand hôtel, sur la côte; il te dira quoi faire." Petit-Jean prend le papier, remercie la bonne *memère* et va trouver l'aubergiste. En lisant le papier, l'aubergiste dit: "Je ferai pour toi tout ce qui est nécessaire, parce que c'est la bonne fée qui m'a établi ici." Il part avec Petit-Jean et va lui acheter un habillement de coton bleu, en disant: "Le roi engage des jardiniers pour son jardin, qui est grand comme une terre; il en a déjà plusieurs, mais peut-être pourra-t-il t'engager, et tu verras la princesse."

Petit-Jean va trouver le roi et demande à s'engager comme jardinier. "J'en ai déjà cinquante, répond le roi, et je n'en ai plus besoin." — "Si vous le voulez, sire le roi, je travaillerai pendant la nuit, tandis que les autres se reposeront, et je vous garantis que vous serez content de moi. Si vous n'êtes pas content, vous me paierez, et je m'en irai." Le roi le prend à l'essai pour une nuit. Petit-Jean souffle dans son cor merveilleux, d'où il sort mille hommes, qu'il fait travailler toute la nuit dans le jardin. Au lever du jour, le jardin, qui est grand comme une terre, est tout sarclé. Petit-Jean fait plus d'ouvrage pendant une nuit que les cinquante jardiniers pendant une semaine. Le roi appelle les cinquante jardiniers, les paie et leur dit de s'en aller, vu qu'il garde seulement Petit-Jean, pour avoir soin de son jardin.

Pendant tout ce temps-là, le roi voulait marier sa princesse au Prince-fendant, mais elle, pendant un an et un jour, s'attendait de voir revenir Petit-Jean.

Le roi avait deux autres filles plus âgées que la princesse, et il voulait les marier toutes les trois en même temps. L'aînée devait se marier dans un an moins un jour, la deuxième dans un an juste, et la Belle-princesse dans un an et un jour, après le temps demandé.

Le temps étant arrivé pour son mariage, l'aînée fait demander à son père toutes les roses de son jardin. Pierrot, le domestique, va les chercher; il y en avait mille. Le roi dit: "La plus vieille de mes filles appartiendra à celui qui m'apportera autant de roses qu'il y en a dans mon jardin." L'aîné de ses frères vient trouver Petit-Jean, et, ne le connaissant pas, lui dit: "Beau jardinier, voulez-vous me faire un bouquet de mille roses, pour la princesse? Aussitôt que je serai marié, je vous donnerai ce que vous voudrez." Petit-Jean lui dit que ça n'est pas possible, parce que le roi a demandé toutes les roses de son jardin. Le prince est bien chagrin. Petit-Jean se fait connaître à lui et lui dit: "Demain matin, à sept heures, tu auras tes mille roses." Aussitôt le soleil couché, Petit-Jean prend son cor merveilleux, en fait sortir mille hommes, à qui il ordonne d'aller chacun de leur côté et de lui rapporter chacun une rose. Le lendemain matin, à sept heures, il donne à son frère un bouquet de mille roses. Lorsque la princesse vient pour faire son choix, entre tous les princes elle préfère le frère de Petit-Jean, qui avait les mille roses.

Le lendemain, c'est le tour de la deuxième princesse, qui, elle, fait demander toutes les fleurs du jardin. Pierrot va les chercher; il y en avait deux mille. Le second frère de Petit-Jean vient le trouver et lui demande deux mille fleurs, afin d'être choisi par la princesse. Petit-Jean lui dit: "Tu les auras demain matin, à sept heures sonnant." Le soir, après soleil couché, il prend son cor merveilleux, en fait sortir deux mille hommes, et les envoie chercher chacun une fleur, qu'ils lui apportent. Il les donne à son frère, à sept heures du matin. La princesse vient faire son choix, et elle prend pour mari le second frère de Petit-Jean.

La Belle-princesse, le jour de son mariage arrivé, se doute bien qu'il y a quelque chose de peu naturel chez le jardinier de son père. Elle envoie Pierrot lui dire de lui apporter toutes les fleurs du jardin, et de les apporter lui-même, à sa chambre. Petit-Jean arrive avec trois mille roses; il y avait mis des grappes d'or du jardin de la fée; ça faisait un 'beau bouquet, je vous le dis!' La princesse le reconnaît tout de suite. Elle dit: "Mon Petit-Jean, le Prince-fendant pense bien m'avoir en mariage aujourd'hui, mais c'est toi que je choisirai."

Elle demande à son père de faire venir tous les jeunes gens du royaume, pour faire son choix. Le roi assemble les princes, les comtes, les

marquis; il y en a bien cinq cents. La princesse s'avance, mais elle n'aperçoit pas son Petit-Jean. Elle dit: "Sire le roi, mon père, ce n'est pas franc. Je vous avais demandé de faire venir tous les jeunes gens, et il n'y a que des princes, des marquis et des comtes. Faites venir tout le monde, les grands et les petits, les beaux et les laids; qu'ils soient tortus ou bossus, ça ne fait pas de différence; et je ferai mon choix." Ne pouvant rien refuser à sa fille, le roi fait venir tout le monde. Petit-Jean se trouve à côté du Prince-fendant. La princesse arrive et s'en va de ce côté-là. Le Prince-fendant pense bien que c'est lui qui va être choisi. Mais la princesse salue Petit-Jean, et l'emmène avec elle. Le Prince-fendant ne se possède pas. Il dit: "Sire le roi, c'est une insulte à vous et à moi: votre princesse prend votre jardinier! A votre place, je ne lui donnerais pas autre chose qu'une paillasse pour héritage, et je l'enverrais avec son amoureux, pour ne jamais les revoir."

Le roi donne à sa princesse une paillasse, un tombereau et un vieux cheval boiteux, dont les os percent la peau; et il les envoie au château des Quatorze-lieues — ainsi appelé parce que le château se trouvait à quatorze lieues de là. Il leur dit qu'il ne voulait plus les revoir.

Petit-Jean et sa princesse partent avec leur vieux cheval, leur tombereau et leur paillasse et s'en vont au château des Quatorze-lieues. Petit-Jean n'est pas en peine, car il a sa serviette magique, son cor merveilleux et son sabre de sept lieues.

Le lendemain matin, il voit arriver au château le serviteur Pierrot. Ayant craint qu'ils meurent de faim, la reine avait décidé le roi à envoyer leur praie (proie), de quoi manger.

Petit-Jean s'était déjà acheté deux beaux chiens, qu'il nommait Boulé et Pataud. Il les appelle et dit à Pierrot: "Le roi envoie du manger pour mes chiens; jette-le leur à terre, qu'ils le mangent." Pierrot tourne le plat à l'envers, et les chiens mangent tout; il s'en retourne bien confus et raconte au roi ce qui lui est arrivé. Le roi dit: "Ce n'est pas possible!" Le lendemain, il renvoie Pierrot avec du manger pour la journée. Petit-Jean appelle encore ses chiens, pour qu'ils mangent tout. Il dit à Pierrot: "Tu apprendras au roi que je n'ai pas besoin des restants de sa table pour manger; j'en ai assez pour donner à manger à mes chiens; si tu as faim, Pierrot, passe par la cuisine, avant de repartir."

Le Prince-fendant, qui était resté chez le roi, dit: "Pierrot ne dit peut-être pas vrai; je vais aller voir ce qui en est." Il part, le lendemain matin, avec Pierrot. Il aperçoit Petit-Jean qui fait manger à ses chiens les vivres que le roi lui envoie. Il raconte ça au roi et lui dit: "A votre place, je les chasserais de ce château; car c'est une insulte qu'ils vous font de refuser le manger que vous leur envoyez par bonté." Le roi se rend au château des Quatorze-lieues, qu'il fait fermer par ses

serviteurs. Il dit à Petit-Jean et à sa princesse de s'en aller "à la grâce du bon Dieu," où ils voudraient, parce qu'il ne veut plus les revoir.

Petit-Jean et sa princesse partent, traversent le bois et arrivent à un bel endroit, encore sur les terres du roi. Petit-Jean dit: "Nous allons nous bâtir ici." Il fait sortir deux mille hommes de son cor merveilleux et se fait bâtir un beau château, bien plus beau que celui du roi. Il met de l'or fondu sur les boules de ses poteaux de clôture, des grappes d'or du jardin de la fée. Tout cela reluit au soleil, à dix lieues à la ronde.

Un bon soir, arrive à son château un vieux quêteux qui demande la charité. Petit-Jean lui dit: "Entrez, *pepère!* vous allez manger avec nous autres." Il déplie sa serviette magique et fait servir à souper pour trois personnes. Le vieux ne veut pas manger à table avec Petit-Jean et la princesse; mais Petit-Jean lui dit: "*On* n'est pas fier, et vous allez manger avec nous autres." Le vieux finit par accepter. Après avoir soupé, il plie son surtout en quatre et le met sur le plancher, se préparant à se coucher pour la nuit. Petit-Jean lui dit: "Je ne veux pas de 'traîne-place' ici; vous allez monter dans la chambre des étrangers, et c'est là que vous coucherez." Le vieux ne veut pas; il commençait à avoir peur, parce qu'il se trouvait trop bien traité. Mais il finit par monter. [1] Le lendemain, au *point* du jour, il se dépêche de s'en aller. Petit-Jean l'aperçoit et lui crie: "Ce n'est pas comme ça qu'on s'en va! Vous allez déjeuner, avant de partir." Le vieux tremble en pensant que sa dernière heure est arrivée. Mais Petit-Jean le fait déjeuner, et il lui donne cinq belles pièces d'or pour lui faire la charité. Le vieux le remerciant, Petit-Jean lui dit: "Pour tous remerciements, si vous allez vers le château du roi, vous lui direz ce que vous avez vu ici."

Comme de fait, le vieux arrive au château du roi et demande à coucher; mais le Prince-fendant, qui est là, répond: "Pas de 'traîne-place' ici!" Heureusement que la reine arrive; elle lui donne à souper; et, après souper, le vieux lui parle du château où il avait couché, la veille. Le roi ne savait pas qu'il y avait un si beau château si près de chez lui; il dit: "Je vas aller voir demain qui est-ce qui s'est permis de se bâtir un château sur mon terrain." Parti avec le Prince-fendant, dans un beau carrosse, il arrive chez Petit-Jean, sans savoir qui vivait là. Par le chassis Petit-Jean les voit venir, mais il ne se dérange pas. Le roi frappe à la porte. Petit-Jean sans se lever dit: "Entrez!" Ils ôtent leurs chapeaux. Petit-Jean leur pousse à chacun une chaise avec le bout de son pied, et sans se lever. Ils sont pas mal gênés; ils ne reconnaissent pas Petit-Jean, dans un si beau château; le roi ne veut pas

[1] Ici nous omettons un détail évidemment moderne, ajouté par le conteur: "Dans la chambre des étrangers, le vieux va pour se coucher; mais il *ressoud* sur le 'lit à ressorts,' et il en est tout épeuré, croyant que c'est là un piège."

lui faire de reproches de s'être établi sur son terrain, pensant: "S'il se met en guerre avec moi, il doit être bien puissant, et il pourrait m'emmener en esclavage!" Aussi il lui fait bonne façon et il l'invite à venir le voir, à son château. Aussitôt qu'il est parti, Petit-Jean pense: "Il faut y aller tout de suite." Faisant atteler son carrosse d'or et d'argent à quatre chevaux, il part avec sa princesse. Ça ne leur prend pas de temps à rejoindre le roi, qui se retourne et aperçoit comme un soleil venant derrière lui; mais le carrosse de Petit-Jean passe si vite qu'il voit comme un autre soleil en avant de lui. Petit-Jean arrive au château du roi longtemps avant lui. Il va trouver la reine et se fait reconnaître, puis il lui dit: "Vous allez inviter tous les princes, les marquis et les comtes du royaume à venir souper." La reine dit qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour cela. Petit-Jean répond: "Ne vous en inquiétez pas." Il déplie sa serviette magique et commande:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour cinq cents personnes."

Aussitôt, les tables sont chargées de toute espèce de mets. Le roi arrive avec le Prince-fendant. Petit-Jean tire son cor merveilleux et fait sortir cinq cents hommes, leur disant: "Allez inviter tous les princes, les comtes et les marquis du royaume à venir souper chez le roi." On les voit tous arriver; et il y a un grand festin.

Après le souper, comme c'est la coutume chez les rois, chacun se met à raconter des histoires. Quand le roi a raconté la sienne, il demande une histoire à Petit-Jean. Petit-Jean répond qu'il n'en sait pas. Et comme le roi en veut absolument une, Petit-Jean répond: "Eh bien! c'est une histoire vraie que je vas vous raconter; mais pour cela, faites *barrer* toutes les portes et les fenêtres du château, pour que personne ne puisse sortir avant que j'aie fini de raconter mon histoire, et sans votre permission." Le roi fait *barrer* toutes les portes et les fenêtres et ordonne à des soldats de les garder. Petit-Jean commence à raconter l'histoire de ses voyages, que je viens de vous dire. Lorsqu'il arrive à parler de la sirène au milieu de la mer, le Prince-fendant commence à se sentir malade; il va trouver le roi et lui dit: "Sire le roi, permettez-moi de sortir, parce que je ne suis pas bien; je n'ai pas digéré mon dîner." Petit-Jean répond: "Personne ne sortira avant que j'aie fini." Et le Prince-fendant devient blanc, vert et de toutes les couleurs, à mesure que Petit-Jean continue son histoire. Quand il finit, le roi comprend bien ce qu'a voulu faire le Prince-fendant; il embrasse donc Petit-Jean et sa princesse, en leur disant qu'ils allaient toujours rester avec lui. "Et à présent, dit le roi, que voulez-vous que je fasse du Prince-fendant?" — "Je ne veux pas que vous lui fassiez grand'chose,

répond Petit-Jean; mais si vous tenez absolument à lui faire quelque chose, j'ai ici mes quatre chevaux, qui n'ont rien à faire; faites-les tirer à ses quatre membres." Le roi fait atteler les quatre chevaux aux jambes et aux bras du Prince-fendant et les fait tirer. Le Prince-fendant devient un prince fendu. Petit-Jean et sa princesse retournent à leur château, et ils ont continué à visiter le roi et la reine.

Mais depuis ce temps-là, comme ils paraissaient mieux aimer rester en famille, j'ai cessé de *les voisiner.*

MONTRÉAL, CAN.

FACÉTIES ET CONTES CANADIENS.

Par Victor Morin.